

PROLOGO

UN MANUSCRIT RESSUSCITÉ

LE CODEX GALICIEN DE L'HISPANA

Parmi les collections canoniques de l'époque intermédiaire, il n'en est pas d'aussi complète, d'aussi pure, d'aussi rayonnante que *l'Hispana*¹. Elle contient les quatre grandes séries conciliaires — grecque et africaine, gauloise et espagnole —, cent-trois décrétales et quelques annexes². Presque tous ces textes sont juridiques et authentiques³. Avec la *Dionysiana*⁴ elle a triomphé, pendant la Réforme carolingienne, des recueils dispersés, souvent pleins de fantaisie, qui avaient troublé les temps mérovingiens⁵. Elle a fourni à l'atelier isidorien ses premiers matériaux⁶. Enfin, par des

¹ PAUL FOURNIER et GABRIEL LE BRAS, *Histoire des collections canoniques en Occident, depuis les Fausses Décrétales, jusqu'au Décret de Gratien*, t. I, Paris, 1931, p. 65-71 et p. 100-110. ² FRIEDRICH MAASSEN, *Geschichte der Quellen und der Literatur des Canonischen Rechts im Abendlande bis zum Ausgange des Mittelalters*, t. I, Gratz, 1870. Description des formes de *l'Hispana* chronologique, p. 676-716.

³ La théologie a, naturellement, sa part dans les conciles et les décrétales. Et certains des monuments que l'on tenait pour authentiques sont d'honnêtes compilations: ainsi le quatrième concile de Carthage et le second d'Arles. ⁴ Elle aussi, sujet de nombreux travaux et recherches (actuellement, celles du R. P. Peitz). ⁵ GABRIEL LE BRAS, *Sur la part d'Isidore de Séville et des Espagnols dans l'histoire des collections canoniques*, in *Revue des Sciences religieuses*..., p. 218-257. Le triomphe de *l'Hispana* et de la *Dionysiana* sur les pénitentiels insulaires et les recueils dispersés, composites des Gaules, est un des grands actes de la Réforme carolingienne. ⁶ *L'Hispana* d'Autun, décrite par Paul Fournier.

canaux variés, elle a peuplé le *Décret* de Gratien¹: si bien qu'elle est une des assises du *Corpus juris canonici* et ainsi, du *Codex* qui nous régit².

Son influence sur le développement des institutions pourrait être étudié avec fruit, notamment aux chapitres de la structure de l'Église et des relations entre les deux Puissances³.

Cette collection, d'une si exceptionnelle importance, n'a pas encore eu les honneurs d'une édition vraiment critique. Les érudits espagnols se préoccupent d'y pourvoir. Une thèse de l'Université grégorienne a inauguré l'effort⁴. En 1945, les canonistes réunis à Salamanque sous l'égide de l'Institut saint Raymond de Peñafort ont établi un plan de travail en vue d'une édition fondée sur l'analyse de tous les manuscrits de l'*Hispana* et aussi de ses sources⁵.

Tel est le champ dans lequel se déploie l'activité fervente et lucide du R. P. Carlos García Goldáraz. Il a pensé que mon attachement aux collections canoniques et à l'Espagne me désignait pour présenter son entreprise. Comment aurais-je rebuté une demande si honorable et si bien fondée?

* * *

¹ Les *Studia Gratiana* publieront l'étude présentée au Congrès de Bologne (1952) par le R. P. RODRÍGUEZ SOTILLO, *Fontes iberici in Decreto Gratiani*. ² Recherche à faire, en partant du *Décret* et des *Quinque Compilationes antiquae*. ³ Les ouvrages parus sur l'Église visigothique serviraient d'introducteurs. Et aussi les savants travaux sur les institutions de l'Espagne pendant la période dite barbare. ⁴ ANTONIO ARIÑO ALAFONT, *Colección canónica Hispana. Estudio de su formación y contenido*. Avila, 1941. ⁵ A. ARIÑO ALAFONT, *Edición crítica de la colección canónica Hispana*, en *Rev. Esp. de Derecho Canónico*, 1946, pp. 195-201.

Treize manuscrits de *l'Hispana* subsistent, la plupart défectueux¹. Le premier éditeur des conciles espagnols, Garcias de Loaysa (1593) utilisa surtout *l'Albeldensis* (Escorial I D 2), que le moine Vigila² finit de copier en 976. Cette édition fut exploitée par Bini, par Labbe et encore par Mansi, bien qu'en 1693, Aguirre eût corrigé Loaysa. En vue d'une édition critique, le P. Burriel compulsa les deux manuscrits tolédans et les manuscrits d'Urgel, de Gerone, mais ses quatre in-folios restèrent inédits. En 1808-1821, González, ayant examiné les dix manuscrits espagnols, les prit pour base d'une édition qu'ont reproduite Tejada y Ramiro et l'abbé Migne³. Il a omis de voir les quatre manuscrits conservés hors de la Péninsule. Et sa publication ne répond plus, on le devine, aux exigences de la critique⁴.

Deux manuscrits manquent à la liste qu'avaient sous les yeux les premiers éditeurs. Le vétéran de ceux que nous avait laissés le moyen âge, copié en 788 par ordre de Rachio, évêque de Strasbourg, périt en 1870, dans le bombardement de la ville où il reposait depuis un millénaire⁵. Dès 1671, l'incendie de l'Escorial avait détruit le manuscrit de Lugo, réputé le plus complet. C'est à réparer cette dernière perte que s'est attaché le R. P. Goldáraz.

* * *

¹ Notice sommaire dans Maassen, *op. cit.*, p. 667-670. Répartition géographique: 5 à l'Escorial, 2 à Tolède, 1 à Madrid, 1 à Urgel, 1 à Gerone, 2 à Rome, 1 à Vienne.

² D'où le nom parfois donné à ce manuscrit célèbre de codex *Vigilanus*. ³ *Patrologia latina* t. 84. ⁴ M. l'abbé Alafont et le R. P. Goldáraz ont sagement inauguré leurs travaux par ce procès déférent, où comparaissent, en somme, tous les éditeurs des conciles, pour l'éloge comme pour la critique de leurs lectures. ⁵ Perte irrémédiable. Nous avons des notes sur ce manuscrit, mais qui ne permettent aucune reconstruction.

L'histoire de sa tentative commence au XVI^e siècle. Quand Grégoire XIII entreprit la correction du *Décret*, il chargea l'illustre Gaspard Quiroga de relever les variantes des conciles espagnols. L'évêque de Cuenca (le futur archevêque de Tolède) prit pour auxiliaire Jean Baptiste Pérez¹.

Ce jeune théologien hébraïsant avait été distingué par l'archevêque de sa ville natale, Valence. En 1566, à la mort de son protecteur, il commença de mener une vie errante, qui le mit sur le chemin de Madrid où Quiroga, l'ayant distingué, le prit à son service comme secrétaire des lettres latines et examinateur des ordinands. La requête de Grégoire XIII tombait dans ses attributions. En 1575, il avait terminé le premier volume des conciles; en 1576, le second; en 1580, le troisième. Sa fortune était assurée. Pourvu de deux bonnes chapellenies, il suivit son maître à Tolède, devint chanoine archiviste de la cathédrale, puis évêque de Segorbe, où il mourut en 1597, laissant une œuvre littéraire de grand poids².

Le manuscrit 4887, adressé à Grégoire XIII en 1575, a été feuilleté ou flairé par plusieurs érudits. L'un d'eux, Hervás y Panduro, l'analyse dans le second tome de ses *Œuvres*, conservé aux Archives de Loyola. C'est en lisant son jugement élogieux que le R. P. Goldáraz sentit naître sa vocation de reconstructeur. Elle était encouragée par tous ceux qui avaient manié le codex de Lugo. En 1572, Morales le

¹ Une biographie récente a été publiée, que signale et loue le R. P. Goldáraz. Elle a été rédigée à l'occasion d'une solennité locale par le dr. F. MATEU LLOPIS, *El Obispo de Segorbe Juan Bautista Pérez*, Segorbe, 1950. ² Résumée par Villanueva, dans son précieux *Viaje literario por las Iglesias de España*. Le R. P. Goldáraz fait un tableau complet de tout ce qui subsiste en divers lieux.

recommandait si bien à Philippe II que le roi l'incorporait à sa bibliothèque, après un éloge senti de Juan Vázquez del Mármol. Dans ce nouvel asile, Loaysa le scruta et il le trouva supérieur à l'*Albeldensis*, et à l'*Hispalensis*, par l'âge et le contenu¹. Les expressions dont il se sert paraissent empruntées à Jean Baptiste Pérez: "*Ego quidem in his conciliorum collationibus uno pene Lucensi codice usus sum, tum quod ad festinationem urgebat, tum quod hic codex antiquissimus et copiosissimus Domino meo episcopo visus est*"². Ainsi notre Pérez justifiait-il son choix. Que les *Correctores* l'aient ratifié, leurs notes le démontrent: ils se réfèrent expressément au *Codex* de Lugo trente sept fois; par allusion, quinze fois, et peut-être par prétérition en plusieurs autres lieux³. Le R. P. Goldáraz relève tous ces renvois. Ils font souvent ressortir l'excellence du manuscrit de Lugo, et parfois qu'il a raison contre tous les autres réunis⁴. Un examen complet lui procurerait quelque gloire⁵.

Le Vat. lat. 4887 n'est que la "mise au net" des brouillons de Pérez. Et ceux-ci ne contenaient pas une copie intégrale du codex de Lugo. Pérez a transcrit les *Excerpta* en dix livres⁶, un index de tout le contenu du codex⁷, les conciles

¹ Il a donc fourni son contingent, trop réduit, aux premières éditions conciliaires. ² Avis au lecteur, fol. 3 du ms. ³ Friedberg signale tous ces hommages au codex de Lugo. ⁴ Dès la première variante, *Dist.* XII, c. 13: il est clair que *pontifices* (au lieu de *cives*) est la bonne leçon. J'en dirai autant de *inscio clero* (au lieu de *in clero suo*) dans C. X, q. 2, c. 8; de *vi* (au lieu de *furto*), C. XII, q. 2, c. 38. Et il ne s'agit point là de vétilles: le fond du droit y est impliqué. ⁵ Ajoutons que des 65 ouvrages utilisés par les *Correctores*, 16 venaient d'Espagne, ce qui fait la part belle à ce pays, si riche en canonistes et si actif dans toutes les renaissances. ⁶ Dont nous avons eu l'occasion de démontrer la fortune en France, dans un de nos articles sur la *Dacheriana*. GABRIEL LE BRAS, *A propos de la Dacheriana*, dans la *Revue historique de droit français et étranger*, 1930, p. 518. ⁷ Les 17 conciles de Tolède y figurent. Rien ne manque à la grande série que devait arrêter l'invasion arabe.

espagnols que n'avait point recueillis Surius, dans son édition de 1567: pour les imprimés, il se borne à marquer les variantes, sur lesquelles il lui arrive de donner son avis.

Le second volume de Pérez Vat. lat. 4888, beaucoup plus disparate, contient quelques conciles de *l'Hispana*, puis des conciles espagnols du XI^e au XIV^e siècle, la série africaine de *l'Hispana* interrompue par Nicée, des textes concernant l'Espagne.

Du troisième qui n'a pu être retrouvé, nous ne sommes informés que par Villanueva.

* * *

Tel est le matériel qui s'offrait à la patience du R. P. Gollaráz. Son travail a été double. Il a fidèlement reproduit le ms. 4887. Puis, l'édition de Surius ne se trouvant que dans un petit nombre de bibliothèques, il a *recomposé* le codex de Lugo: il lui suffisait de substituer les variantes relevées par Pérez à la leçon adoptée par Surius. Nous avons donc sous les yeux le plus ancien des manuscrits de la forme complète de *l'Hispana*, celui qu'a préféré Quiroga et que Pérez a exploité. Quels services peut rendre cette résurrection aux historiens et aux éditeurs de *l'Hispana*?

Elle fait éclater des divergences nombreuses. A côté de variantes d'intérêt médiocre ou nul¹ il se trouve des nuances appréciables, des contradictions radicales². Les corrections

¹ Synonymies (*adulteraverit* pour *adultera fuerit*) ou barbarismes (*baptidientur*).

² Affirmation pour négation (Elvire, 22: *si revertuntur*) ou vice versa (Elvire, 10: *nec in fine*).

de noms propres sont fréquentes et en général heureuses¹. Il appartiendra aux futurs éditeurs de *l'Hispana* de dresser un catalogue complet de toutes catégories de dissonances, pour donner à chacune des soins proportionnés. Nous avons eu souvent l'occasion d'exprimer notre avis sur les variantes, qui se résumerait en quatre maximes: n'omettre aucune variante, dans l'appareil critique; localiser et compter; rechercher les intentions probables, pour faire l'histoire des idées par les textes; désigner fermement l'original probable et l'adopter, même si une majorité stupide ou trop intelligente l'écrase dans la statistique².

Que le texte vénérable et copieux du manuscrit de Lugo souffre de quelque imperfection, Pérez lui-même nous incite à le penser. Il lui arrive souvent de donner raison à Surius, dont on sait, pourtant, la médiocrité³. En revanche, les corrections qu'il impose à Surius ont été depuis longtemps faites par les éditeurs⁴.

Nous ne saurions, pour autant, négliger le poids qu'elles ajoutent à de bonnes leçons qui ont un si petit nombre de témoins⁵.

Même erronées ou absurdes, les leçons des manuscrits, nous intéressent, puisqu'elles ont été reçues ainsi par un monastère, un diocèse, une province. Les *correctores* qui seraient hantés par le désir de retrouver le texte pur fausseraient

¹ Notamment dans les subscriptions de conciles. ² Nous avons l'espoir de développer à nouveau ces idées dans un article des *Mélanges* Ugo Paoli. ³ Elle a été

de nouveau dénoncée par dom HENRI QUENTIN, *Jean Dominique Mansi et les grandes collections conciliaires*, Paris, 1900, p. 17-19. "Il n'y a que trop mis du sien", ne se faisant aucun scrupule d'ajouter, retrancher, clarifier.

⁴ Par exemple Bruns.

⁵ Ne jamais oublier cet élément numérique.

l'histoire: ils rétablissent la vérité au détriment de la réalité; le texte original au dam du texte répandu et vécu. Que le copiste de Lugo ait commis des bévues, des étourderies, nous en concluons non seulement qu'il a trahi les Pères d'un concile mais encore et surtout que, sauf rectification par l'autorité et l'interprète, il a infléchi localement le droit. Rares sont les cas où on lui imputera cette responsabilité¹.

Enfin, l'histoire et l'établissement du texte exige la connaissance de tous ses porteurs. Une confrontation de tous les manuscrits permettra seule de solides conjectures sur la généalogie. Dès à présent, le cousinage du *Passioneus* (Angelica) ressort d'une commune erreur à la fin de la transcription du dixième concile de Tolède. Un jour prochain, sera dressé l'arbre de Jessé, avec une part d'incertitude que le codex de Lugo aidera à réduire.

* * *

La contribution apportée avec autant de science que de patience par le R. P. Goldáraz à l'histoire et à l'édition de *l'Hispana* lui vaudra la reconnaissance de tous les canonistes qui s'intéressent à la part d'un grand peuple, d'une puissante Église dans l'histoire du droit et de la civilisation.

GABRIEL LE BRAS

Profesor de la Facultad de Derecho
en la Universidad de París

¹ Elle est grave, au contraire, chez les isidoriens. Et même chez les copistes qui, par négligence, altèrent un cas ou une sanction.